

PIERRE
SAMSON

L'IRRÉPARABLE

Ami.
e peccato.
n quam h.
ons supplican
tur per do
iubetum
um qui
m um

H É L I O T R O P E

L'IRRÉPARABLE

DU MÊME AUTEUR

Le Mammouth, Montréal, Hélio trope, 2019 ; série P, 2021.

L'œil de cuivre, Montréal, Les Herbes rouges, 2015.

La maison des pluies, Montréal, Les Herbes rouges, 2013.

Lettres crues, avec Bertrand Laverdure, Montréal, La Mèche, 2012.

Arabesques, Montréal, Les Herbes rouges, 2009.

Catastrophes, Montréal, Les Herbes rouges, 2007.

Alibi, Montréal, Leméac, 2001.

Il était une fois une ville, Montréal, Les Herbes rouges, 1999.

Un garçon de compagnie, Montréal, Les Herbes rouges, 1997.

Le messie de Belém, Montréal, Les Herbes rouges, 1996.

Pierre Samson

L'IRRÉPARABLE

HÉLIOTROPE
ROMAN

L'auteur tient à remercier Robert Schwartzwald pour son aide.

Maquette de couverture et photo: Antoine Fortin
Maquette intérieure et mise en pages: Yolande Martel

Données de catalogage disponibles

ISBN 978-2-89822-152-1

Dépôt légal: 3^e trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Héliotrope, 2024

Héliotrope reconnaît l'appui financier du gouvernement du Canada. | **Canada**
Héliotrope remercie le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC) de leur soutien.
Héliotrope bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du
gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA

À Nguyên Tùng Trần

Le manuscrit est comme un être vivant, qui a sa
personnalité propre et qui, pour être compris,
doit être envisagé dans son ensemble et non d'après
une caractéristique particulière.

JACQUES STIENNON, *Paléographie du Moyen Âge*

I

La parole distingue l'homme entre les animaux.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Essai sur l'origine des langues

De toute évidence, songe Eugène Rolland, notre bon vieux Jean-Jacques n'a jamais assisté à un débat des chefs de parti.

En fait, estime-t-il, il s'agit moins d'une joute politique que d'une foire d'empoigne, et le but inavoué de cet exercice pathétique est d'exprimer le moins possible le fond de sa pauvre pensée. Des aboiements, des feulements, interrompus par les glapissements d'un bateleur élu dompteur de ce cirque dégoûtant, meublent ce qui serait autrement un silence bienfaisant. C'est d'une telle inanité, songe-t-il, qu'on en vient à considérer les plages publicitaires, qui ne souffrent pas d'un déficit en matière de stupidité, comme des refuges pour esprits encore fonctionnels.

Pour un dinosaure comme lui, c'est-à-dire une créature rompue à l'art de la réflexion qu'on condescend parfois à écouter, ou du moins à faire semblant de lui porter attention, qu'il soit attablé devant une énième bière ou qu'il ait le cul calé sur une chaise de l'hémicycle d'une quelconque université, ce genre d'exercice s'avère une insupportable torture.

Le fauteuil qu'il occupe dans ce qui pourrait passer pour un salon embaume le shampooing à tapis et le cannabis. La pièce baigne dans un éther bleu énérvé par l'écran qui crache, comme intimement entremêlés, stupidités et gros plans de candidats maquillés à la truella.

— Ces visages n'ont pas un pli, lâche-t-il dans l'indifférence généralisée.

Son commentaire est « pas rapport », jugent sûrement ses hôtes, de jeunes voisins qui, pour une raison qui lui échappe, l'ont invité à assister à ce spectacle déshonorant pour une espèce qui, de mémoire d'homme, a quand même envoyé un astronaute ou deux se balader sur la lune avant d'y planter un drapeau. Peut-être remplit-il le rôle de citoyen lambda ?

Se doutent-ils que, liberté mon œil, ils se démènent tous sous la coupe d'une ploutocratie indélogeable, avec ces deux candidats éligibles au plus haut poste, présélectionnés par les puissants, flanqués de ces trois autres qui n'accéderont jamais au pouvoir et qui ne servent qu'à légitimer une farce ridicule : la démocratie des dupes.

Devant lui piaillent deux garçons et deux filles à la fin de la vingtaine, brillants représentants de cette jeunesse, glorieux prototypes de l'époque, c'est-à-dire celle à l'opposé de la sienne, avec les premiers plus propres que les secondes. À tour de rôle, comme si leurs réactions suivaient un métronome, ils invectivent l'écran, poussent des grognements d'impatience ou des rires narquois selon l'histrion en possession du mince bâton de parole au sommet du lutrin.

À quoi lui servirait-il d'en rajouter une couche en leur faisant remarquer que cette comédie est moins un exercice

démocratique qu'une production télévisuelle comme une autre? Où sont les petits partis qui entonnent des hymnes différents de la rengaine usuelle qui se résume, au bout du compte, à un seul thème: la liberté individuelle, vache sacrée des exploités? Qui a besoin de preuves supplémentaires que ces supposés débats ne sont rien de plus que des appels au statu quo?

Il n'en demeure pas moins que, en sa qualité d'homosexuel aguerri, il ne peut qu'apprécier la joliesse des spécimens masculins d'aujourd'hui avec leurs cheveux sculptés dans une masse pétrifiée par Dieu sait quelle graisse vendue un prix exorbitant.

Il n'est pas loin d'admirer ces visages délicatement soulignés par une barbe bleue et divisés par une moustache tondue selon un gabarit ésotérique déterminé, sans nul doute, par un bataillon de vaticinateurs analphabètes sacrés influenceurs par la non moins cabalistique toile. Les sourcils ne sont pas en reste au royaume de la virilité nouvelle: épilés, taillés, dessinés, enduits d'une gomina miracle. Et puis la peau poncée, désincrustée, exfoliée, avant d'être recouverte d'un sérum, pourquoi pas d'un élixir aux planctons, sinon tiré de sacs amniotiques d'une espèce jugée indésirable jusqu'à la découverte des vertus régénératrices de ses sacs amniotiques.

Il s'en voudrait d'oublier – comme si ça lui était possible – l'ensemble de l'anatomie traitée aux petits oignons, ointe de lait corporel, les aisselles bouchées par un déodorant haut de gamme, certifié végétal, les poils pubiens ciselés, sinon passés à la cire chaude, le prépuce sûrement libéré de ce smegma honni des magazines, les vingt ongles coupés

et limés, et toute cette camelote émettant des fragrances aussi discrètes que contradictoires, ce qui fait que, pour le bonhomme Rolland, la soirée dite «électorale» prend des airs de cavalcade olfactive dans une serre du Jardin botanique réservée aux fleurs les plus exotiques.

Épreuve supplémentaire, une douleur pointe là, au-dessus de son oreille gauche, annonciatrice d'une migraine tenace que seule une douche au savon sans parfum permettra de régler.

Du côté des demoiselles, la simplicité semble être le nouveau mot d'ordre. D'ailleurs, s'il se fie à ce qu'il constate, les salons de coiffure pour dames doivent crier famine, sans parler des comptoirs de cosmétiques de la mégapharmacie du coin. Toutefois, Eugène Rolland se doit d'admettre qu'une soirée de débats télévisés dans un quatre pièces du Mile End n'est pas un laboratoire de recherche idéal, et que rien ne lui garantit que ce faux air de laisser-aller apparent ne coûte pas la peau des fesses. Pour dire vrai, il s'en fiche.

Pendant, ses déambulations d'insomniaque de fraîche date lui ont dessillé les yeux et sa fréquentation raisonnablement fréquente d'un gym a opéré, chez sa personne, un débouchage de tympans aux vertus épiphaniques. Dès minuit, les jeunes femmes se mettent sur ce qui semble leur tenir lieu de trente-et-un, la cuisse et le poitrail au vent et maquillées en poupées gonflables, et si elles surprenaient, comme il a eu le privilège répété de le faire, un soupçon des conversations de vestiaire alimentées par les jolis cœurs qui les suivent tels des bichons maltais sur le trottoir, elles tomberaient en syncope sur-le-champ.

Devant ce spectacle, le bon vieux professeur, de son côté, sombre alors dans un état contemplatif que certains méprendraient pour une déprime transitoire, voire un abandon à cette détestable nostalgie débilante qui afflige grand nombre de ses congénères.

En fait, il n'est pas âgé tant que ça : il vient à peine de franchir le seuil des soixante ans, et, sous le meilleur des éclairages, on lui en donne cinq de moins.

À part sa fréquentation de la salle de sport, il ne ménage pas les efforts pour boire avec modération, visite la clinique quatre fois par année pour subir les tests d'usage, ne fume plus depuis vingt ans, préfère la marche aux transports en commun, n'a jamais eu de voiture, connaît une vie sexuelle enviable pour un homme de son âge grâce au défilement de partenaires occasionnels, des réguliers qui posent peu de questions et qui se rhabillent presto une fois l'affaire bâclée, passent au salon, s'enfilent un café avant d'aller retrouver, dans bien des cas, une douce moitié qui feint d'ignorer ces incartades.

Eugène se tient loin du soleil, compte ses fruits et ses légumes. Il a tourné le dos au bacon et aux fritures, gobe sa statine religieusement, suit un traitement prophylactique préexposition – la PrEP contre les dangers du VIH – tel que conseillé par son médecin et, jusqu'au printemps dernier, il dormait comme un loir.

Par ailleurs, il cultive sa vigueur intellectuelle en lisant, bien sûr, mais également en fréquentant une classe de japonais même s'il est convaincu qu'il ne maîtrisera jamais cette langue. De toute façon, il déteste les mangas et les animés. Mais il convoite l'impossible.

— Si vous ne faites pas attention, lui a un jour lancé Steven Goldberg avec un petit sourire, vous allez vivre cent ans.

Ils se vouvoient encore, malgré les quarante ans qui les lient, l'un comme patient, l'autre en tant que médecin. Toutefois, cette marque de politesse n'est pas exempte d'une dose généreuse, mais discrète de tendresse.

Steven et son associé venaient à peine d'inaugurer leur cabinet quand Eugène s'était courageusement présenté au guichet d'accueil tenu par une parente de l'un des deux omnipraticiens. C'est que les bons docteurs n'avaient fait aucun secret de leur orientation sexuelle et de leur intention de courtiser le milieu doté d'une solidarité cristallisée autour de l'émeute de Stonewall, mais vivement secouée par l'avènement de ce que plusieurs s'entêtaient à appeler la peste gaie.

Quelques décennies plus tard, Goldberg lui a semblé nerveux, ce matin-là de fin août. Il se frottait les mains comme un pianiste luttant contre le trac avant le lever du rideau. Il avait été beau, il l'était encore à l'orée de la retraite, mais tout, chez lui, avait pris une expansion qui faisait de l'homme mûr une caricature du gringalet des années 1980 qui flottait dans son sarrau.

Ainsi, ses lèvres si charnues paraissaient désormais boudeuses, ourlées par un dédain permanent ; ses sourcils évoquaient des chenilles exotiques, à longs poils poivre et sel, qu'un tic excitait davantage à mesure que les heures s'écoulaient et que la fatigue l'oppressait ; son nez naguère si viril se faisait tombant, tressé de veinules bourgogne

propres aux grands amateurs de pinard ; sa tignasse d'alors s'était retirée de son crâne comme un jusant, un bras de mer qui ne dessinait, en fait, qu'une flaque grise posée en demi-lune, lien triste et irrégulier entre deux énormes rochers livides : ses oreilles ; finalement, ses yeux, d'un marron ligneux, qu'Eugène savait fort beaux, s'écrasaient derrière des verres épais, ratatinés par les doubles foyers.

Il a toussoté, s'est laissé choir sur sa chaise pendant que son plus vieux patient reboutonnait sa chemise, puis il a dit, de sa voix de basse débitant un français liquide, appesanti par l'anglais, bien sûr, mais revivifié par le yiddish de ses ancêtres :

— J'ai bien peur que ce soit notre dernière rencontre, cher ami. L'heure de la retraite a sonné.

Et ils ne se croiseront plus, lui et cet homme qui, de sa vie adulte, l'a vu nu plus souvent que n'importe quelle personne sur la planète.

Voici donc Eugène inaugurant lui aussi l'ultime tiers de son existence, hypnotisé par un écran plasma à très haute définition sur lequel se déroule une farce pathétique jouée par des cabotins aux teints uniformes, semblables à ces reines et ces princes de livres à colorier qu'on lui enjoignait de crayonner au Prismacolor numéro 917 et rien d'autre.

— Que diriez-vous d'une bonne bouffée d'air frais, professeur ?

Alex, en fait Alejandro.

C'est le propriétaire des lieux, un de ces Merlin l'enchanteur de l'IA, habile tripoteur prométhéen de notre avenir, frais émoulu d'une grande université états-unienne, d'où son habitude de l'appeler professeur. Pas encore trentenaire

et chouchou de son institution financière, Eugène Rolland en mettrait sa main au feu.

Le garçon l'a pris en affection, semble-t-il, et Dieu sait pour quelle raison, hormis une absence hypothétique du père, un ingénieur déclassé par l'enjambement de la frontière canadienne, épisode que le demi-dieu des choses virtuelles n'évoque qu'accidentellement, à la faveur des visites qu'il lui rend à intervalles irréguliers.

Alex lui tend une patte à la paume lisse, comme s'il l'invitait à se joindre à lui pour un paso doble. Eugène saisit la grosse main, sans doute sculptée par des siècles et des siècles de ferme et de dressage, se laisse soulever par cette force que seule possède la jeunesse, incontrôlée, presque joviale tant elle ressemble à un éclat de rire musculaire.

Sans dire un mot, il l'entraîne vers la porte, mais avant d'en franchir le pas, il décroche de la patère en Plexi l'un de ces horribles sacs banane redevenus à la mode. Alex tire sur la poignée. Septembre s'engouffre dans le vestibule.

Glorieux mois de l'été palpitant encore. Nuit laineuse, tiède, au vent rêche.

Pendant qu'il dévale les marches, Alex passe le sac en bandoulière au-dessus de sa tête à la Zapata, comme s'il trimbrait un chapelet de munitions. De son côté, le bonhomme Rolland s'aventure dehors avec précaution sur l'escalier en colimaçon, typique de Montréal, garni de bandes antidérapantes en caoutchouc. L'autre fouille dans sa sacoche, en extirpe un porte-cigarettes, en Plexiglas comme la patère, et, sans plus attendre, se met en route. Destination : un mouchoir de verdure et de béton, qualifié sans ironie aucune de parc par la mairie.

Quand le professeur franchit le portail, Alejandro, assis sur l'unique table de pique-nique, s'allume une blonde, son beau visage taillé au couteau, cuivré par la flamme du briquet. Il inhale profondément, et sa moustache acquiert des dégradés orangés. Il contemple l'arme du crime fichée entre ses doigts. Il se tient immobile, coudes plantés sur les genoux, visage légèrement penché sur la gauche.

Il réfléchit.

Le sexagénaire redoute le pire, car il a déjà encaissé les confidences de ce garçon incapable d'émettre une pensée ancrée dans un matériau solide. Il se demande, d'ailleurs, si cette inaptitude à s'extraire d'un discours convenu, balisé de slogans propres à une société de consommation et dénaturé par ces existences virtuelles que la technologie vous permet de multiplier, n'est pas également reliée à la difficulté que le coquet spécimen en question éprouve à écrire, tout simplement, en cursives.

À l'occasion de son soixantième anniversaire, Alex lui avait remis en mains propres une carte de souhaits fort mignonne, peut-être achetée dans une galerie d'art du coin, parce que numérotée, et payée un prix délirant. Et probablement destinée à réjouir un enfant.

Le jubilaire avait pris de longues secondes à déchiffrer le gribouillis sur l'enveloppe : c'était bel et bien son nom, dessiné d'une main tremblante, mais lourde, avec un *g* fantastiquement stylisé et les *l* en bataille au beau milieu de son patronyme, entre autres fioritures.

L'illustration, elle, ne laissait rien à l'imagination : une hirondelle nourrissait ses petits affamés. Il s'était demandé quel message tentait de relayer cette scène d'une naïveté

moins attendrissante que ridicule. Il s'était convaincu que le texte allait éclairer son esprit, mais patatras ! De formidables hiéroglyphes incompréhensibles couraient sur le carton, cinq lignes bleues et courbes, de surcroît, victimes d'un hypothénar cloué sur la feuille et d'un poignet de plomb, d'où s'étaient écoulées des lettres dénaturées.

— Je sais, avait fait le scribe, j'ai une écriture de médecin.

Eugène aurait pu lui répliquer que, en fait, il avait une cursive d'écolier à peine sorti de sa deuxième année du primaire, mais non, il s'était contenté de contempler le barbouillis en balançant la tête.

Alejandro lui avait alors récité, car appris par cœur, le poème versifié qui tenait lieu de souhait de longue vie, de santé, de joie, d'amour et de sérénité. Revenu chez lui, Eugène avait sollicité toutes ses notions de paléographe patenté pour déchiffrer où, dans cet amalgame de mots et de signes de ponctuation indémêlables, se cachaient cette vie interminable, cette santé conditionnelle, cet amour inaccessible. Et, surtout, parvint-il à lire, cette *sérénité*.

Il devait se rendre à l'évidence : il était tétanisé par une calligraphie hallucinante porteuse d'un nombre impressionnant de fautes d'orthographe, donc, sans oublier les conjugaisons déficientes et les prépositions ici prélevées de l'anglais et greffées sans honte aucune au français. Comment ce jeune homme pouvait élaborer une opinion sensée, solidement structurée, sans maîtriser les règles basiques de la langue, Eugène l'ignorait et l'ignore encore. Songer que ce Prométhée balbutiant crée, échafaude et cultive des algorithmes et des machines pensantes qui superviseront la vie sur la planète l'emplit de frayeur.

Peu importe : il recueillera la confession de ce grand, ce charmant illettré incapable de manier le participe passé, l'infinif et la deuxième personne du pluriel. Qui parle ? Qui se confie ? À qui appartient cet état d'âme ? *Aller* savoir !

Malgré ses faiblesses, le professeur nourrit une affection aussi inexplicable que candide pour ce dadais aux mèches expertement placées, qui fleure l'eau de toilette commandée en ligne à L'Occitane.

Il contemple ces traits sculptés au canif, à commencer par ce nez résolument aquilin rivé au-dessus d'une touffe de poils drus et noirs, ces pommettes hautes propres aux peuples andins, ces lèvres généreuses qui ourlent, dirait-on, des dents droites et d'une blancheur surnaturelle, et ces yeux, Seigneur ! ces yeux cajou foncé barbelés de cils trop longs, et à peine soulignés par les premières rides de la vie adulte, et tout ça, toute cette chair élastique au teint uniforme recouvrant une formidable quinquallerie d'os et de cartilages inusables embellie, comme si c'était possible, par le rougeoiement d'une clope soumise à la tétée furieuse de l'adonis songeur.

Mais plus déconcertante encore est la raison pour laquelle Alejandro s'est mis en tête d'adopter ce voisin d'une autre génération, rencontré par hasard à cette boucherie très *trendy* du boulevard Saint-Laurent où certains employés refusent de répondre en français à la clientèle, aussi bilingues, voire trilingues soient-ils, mus par un snobisme bon ton, ou par une espèce de résistance aux lourdes casseroles d'un passé national dont ils ne connaissent glorieusement rien.

L'été était jeune, et le premier après la grande névrose covidienne, celle qui a perverti, et peut-être pour de bon, les relations entre les humains, chacun ayant représenté une possible agression contre le foutu bien-être et la santé d'autrui.

Eugène se rappelle les regards méfiants, décidément hostiles que se jetaient des piétons masqués dès qu'un porteur potentiel du virus menaçait de les croiser ou, pire, de leur adresser la parole pour leur dire bonjour.

C'en était ridicule, surtout pour une créature comme lui, une relique de la terrible tragédie des années 1980, celle qui a décimé les rangs de toute une génération avant même qu'on ne saisisse pleinement par quel moyen le mal se transmettait.

Vous tombiez par hasard sur une connaissance qui se raclait la gorge et trois semaines plus tard, un squelette s'avançait vers vous en tentant de sourire: c'était lui, le même, qui faisait ses adieux à la veille de la grande libération. D'anciens amants changeaient de trottoir pour ne pas croiser un condamné, ou alors, ils gardaient les yeux scotchés au béton en fronçant les épaules de peur d'être contaminés par la simple vue du pestiféré.

Aujourd'hui, monsieur Rolland est persuadé que ce bon gouvernement, usurpant une position majoritaire à la faveur d'une élection digne d'une colonie sous-développée, avait profité de cette crise pour diviser la population, soutenu par des médias qui s'acharnaient sur les horribles pécheurs, à commencer par ces pauvres hères, épuisés, livides, démoralisés par l'hiver, mais déterminés à passer dix nuits dans un trois-étoiles de Cayo Coco, soumis à un

régime frugal, gracieuseté d'un embargo débile infligé par une superpuissance revancharde.

Tous ces efforts des hommes au pouvoir ne servaient qu'à étouffer une vérité : eux et leurs prédécesseurs étaient responsables de cette hécatombe, avec leurs réingénieries à tout crin, leurs déficits zéro, leurs promesses de réduction d'impôts – qui enrichissaient surtout les classes supérieures –, leur gestion affairiste de l'État.

Eugène chasse ces idées et ces souvenirs d'une vive secousse du chef, comme un chien rescapé d'un étang, et Alex le gratifie d'un sourire intrigué.

— Un frisson, ment-il en s'installant à côté de lui.

Ce dernier balance la tête à son tour, mais sur un mode plus lent, plus mou, celui qui caractérise un découragement factice, mais savamment mis en scène.

— Je crois que ça ne va plus, Judith et moi.

Ça y est, songe le professeur Rolland qui en connaît une traite sur les naufrages amoureux, en voilà un autre qui veut tester des arguments destinés à la Judith en question et qui seront livrés à un moment jugé propice, surtout pour lui.

Les pires, en quelque sorte, sont les mâles hétéros dont l'imagination, dans le domaine des justifications possibles, semble sans borne. Le désir d'éviter une longue conversation harassante ne suffit pas à limiter leur éventail d'excuses, non, au contraire. Il leur faut, en prime, avoir le beau rôle, donc ils doivent préserver leur réputation, se montrer grands seigneurs, et rejeter une partie du blâme, sinon son entièreté, sur des facteurs hors de leur contrôle, à commencer par la demoiselle dont ils cherchent à se débarrasser.

Un travail épuisant, des études accaparantes, des traumatismes imaginaires, l'impression d'être insuffisant, l'état de la planète peuvent se révéler d'un inestimable secours dans la circonstance. Par contre, la lassitude, l'ennui, la lubricité, la paresse, l'inintérêt généralisé, le refus de s'engager dans un projet amoureux, la mollesse de caractère, la peur, la lâcheté, l'égoïsme, le narcissisme, la soif de séduire et de conquérir, le mépris, la méchanceté ne meublent qu'exceptionnellement ce genre de conversation, sauf si la poulette sauvagement larguée garde la tête froide malgré le choc de la nouvelle et se prévaut du privilège de lui régler son cas, point par point.

Et pourtant.

Le professeur Rolland attend donc que l'autre, qui rejette un nuage toxique par ses belles narines, émette un flot de propos mortellement embarrassants pour l'intelligence humaine, et qui, d'ailleurs, rivaliseront de vacuité avec ce qui se déroule en ce moment sur l'écran plasma dont ils viennent de se libérer.

— C'est que, voyez-vous, j'ai fait une constatation troublante, suite à une discussion récente sur internet. Vous savez quoi? Eh bien, il semble que je sois polyamoureux.

Bingo. Une révélation! Eugène ne l'avait pas anticipée une miette, celle-là.

Le décodage de cette phrase est d'autant plus aisé qu'elle revêt la vertu d'être brève: autrement dit, Alejandro a réactivé, sûrement par accident, une de ces applications de rencontres coquines au cours desquelles chacun et chacune se vend comme un pur produit de consommation, poids, grandeur, couleur, format, utilité principale, sans négliger

un bouquet d'aspirations primaires et de crédos philosophiques préemballés en guise d'attestation de solidité intellectuelle.

Alex aurait ainsi engagé la conversation exclusivement textuelle avec une demoiselle charmante au visage adouci par une de ces lampes circulaires dignes d'un studio de photographe de mode. Le jeune homme, en fait son avatar, s'est montré spirituel, et la bichette, bien disposée. Ils ont échangé quelques clichés plus ou moins révélateurs. Puis leurs véritables prénoms.

Les hormones se sont mêlées de la partie, brouillant la poignée d'enseignements que les mésaventures précédentes avaient pu instiller dans le cerveau de notre candidat favori, sans parler des circuits de sa prochaine victime. Une faim de liberté absolue s'est alors emparée de notre don Juan qui a savamment repêché dans ce sabir nouvel-âge un terme neutre, « polyamoureux », pour désigner un état vieux comme le monde : la luxure.

Eugène n'écoute déjà plus la confession de son voisin. À quoi bon argumenter avec cet esprit rompu aux rouages d'une conversation vidée de véritable sens qui, au bout du compte, ne représente qu'une litanie de justifications vaseuses destinées à noyer le proverbial poisson ?

Pendant que l'autre débite ses inanités, il revisite ce vocabulaire hallucinant rencontré dans les couloirs de l'université ou capté sur les ondes de la radio nationale, sinon lu sur internet. Il y accole les équivalents du siècle passé : trouple [un ménage à trois] ; polysaturé [épuisement des gonades] ; fluide [aux deux] ; licorne [cinquième roue] ; métamour [rival] ; aromantique [un sociopathe] ;

pansexuel [à tout et à son contraire] ; polyamoureux [*slut*], et le reste. Rien de vraiment nouveau sous le soleil hormis ce jargon.

Son esprit sombre momentanément dans les noires profondeurs du cynisme après avoir heurté l'écueil du terme « queer » qui désigne, s'il a bien compris, un univers dont il est exclu, lui qui s'obstine à se déclarer homosexuel, réfractaire aux expressions qui évacuent le sexe des vocables, partisan de celles qui ont pour qualité non négligeable la bonne vieille limpidité.

Il se rappelle ces années pas si lointaines quand les mots « gay » et « queer », aussi détestables lui semblaient-ils alors et lui paraissent-ils toujours, représentaient non pas un critère de distinction nombriliste, mais un cri de ralliement.

Cette épuration vertueuse de la parole et son appropriation pour des motifs relevant de l'égoïsme l'importunent autant qu'elles l'attristent, et quand il s'en était confié à une sauterelle multipercée, il avait eu droit, Dieu du ciel, à un formidable *läius* aux arguments éculés, le plus réjouissant de ceux-ci pivotant sans contrôle aucun autour de la notion du langage évolutif et de la nécessité de protéger notre civilisation contre la tentation de renouer avec le Moyen Âge libertin, dénué de pudeur.

— Comme tout le monde le sait... , avait lâché le garçon en zozotant, la langue agrémentée d'un anneau.

Ô formule redoutée par ceux qui réfléchissent !

Il aurait pu lui répliquer que, contrairement à ce que la majorité des intellectuels autoproclamés croient, cette tranche de l'histoire, qu'ils méprisent en secret, comptait parmi les plus prudes du passé collectif. Pourquoi ? Pour

la simple raison que les lois régissant la moralité variaient tellement de ville en ville, voire entre les quartiers, et les peines infligées aux transgresseurs pouvaient être si lourdes, qu'il valait mieux redoubler de prudence dans le domaine du frotti-frotta et de l'exhibition de ses parties intimes pour éviter les faux pas.

Mais à un aficionado des télérealités mettant en scène des drag-queens qui s'entredéchirent, à quoi bon confier que nous vivons un reflux vers une époque où le sexe et toute manifestation ostensible, hors norme, de son existence sont honnis? Que la fornication glorieuse et triomphante, dépourvue de regrets et d'accès de névrose, est pratiquement absente de notre littérature, que ces films et ces horribles dramatiques regorgent de personnages lubriques condamnés aux pires destins? Que des termes stupides émaillent les discours multimédiatisés, à commencer par celui d'«hypersexualisation» qui veut dire à la fois n'importe quoi et rien. Quelle quantité de sexualisation est acceptable avant de basculer du côté de l'hyper en question? Qui décide?

— Je ne sais pas pour toi, lui a confié un jour son vieux pote Jérôme, mais si, à l'époque, je ne m'étais pas fait mettre une main au cul à quelques reprises au cours de la soirée, je quittais le bar complètement déprimé.

Eugène nourrit un sérieux doute au sujet de cette confiance. Connaissant l'histoire de son ami, il le suspecte soit de mentir pour le simple plaisir de fantasmer sur son passé, soit de taire le fait qu'il était sûrement défoncé aux Qaaludes, à la poudre de perlimpinpin ou au bon vieil alcool.

Reste qu'au bout du compte, Jérôme n'a pas entièrement tort : les temps ont changé, voilà ce qu'Eugène ressasse en silence, en espérant que ce soit pour le mieux.

— Alors ? Vous en pensez quoi ?

Alejandro écrase son mégot sur la table de bois à la peinture écaillée. De fines étincelles disparaissent au bout du vent, et Eugène se trouve ridicule d'avoir manufacturé une image aussi mièvre, digne de la pire poésie, comme si le souffle d'Éole avait une limite.

Ce qu'il en pense ? Rien, puisqu'il a écouté par intermittence la confiance du pécheur, et que son opinion n'a carrément aucune importance, du moins dans le monde des adultes.

— Eh bien, la situation est délicate..., propose-t-il en guise de réplique.

— En effet, admet l'autre. Au moins, le bail est à mon nom.

Chic.

Plusieurs se désoleraient de constater qu'un demi-siècle de télévision lénitive, de littérature édifiante, de dramaturgie vertueusement parlant irréprochable et faite sur mesure pour la marmaille, toutes ces jolies choses trafiquées, triturées, mastiquées jusqu'à ne former que des bouillies insipides, formatées par des censeurs déguisés en pédagogues, puis javellisées après être passées au tordeur de la bienséance avant d'être servies à notre précieuse progéniture, n'aura pas suffi à éliminer complètement certaines caractéristiques de l'humanité, à commencer par la goujaterie.

Ladite Judith fera donc bientôt ses paquets, et les justifications du bellâtre adoptant sur une table de pique-nique la pose du Penseur de Rodin ne resteront que cela : des justifications.

Alex se redresse, descend de la table tel un empereur de péplum quittant son trône pour se rendre aux thermes : l'allocutaire a accompli sa tâche avec une apparente contention d'esprit, il a absorbé ses dires, il a été témoin de ses ruminations régurgitées sans émettre la moindre critique, le conciliabule est par conséquent terminé. *Thumbs up. Il est temps de rentrer.*

Arrivé à la lisière du parc, Eugène Rolland choisit de retourner chez lui, peu empressé d'encaisser la conclusion de ce faux débat politique et, surtout, très mal à l'aise avec l'idée de partager des croustilles de maïs bleu avec celle qui, d'un jour à l'autre – car Alex aura la délicatesse de la mettre à la porte avant les jours froids – ira squatter le salon d'une collègue ou, pire encore, la chambre d'amis de la maison familiale.

L'autre ne fait même pas semblant de le retenir, le rôle ayant été joué à la perfection. Il ne fera aucun effort pour se renseigner sur son mal-être, sur la colère sourde qui bouillonne là, quelque part tant au creux de l'estomac que dans le coude d'une circonvolution de sa cervelle, sur cette terreur indéfinie qui l'étreint du matin au soir avec la régularité d'une pulsation cardiaque, d'un sentiment de révolte qui l'habite, également, devant les injustices et les lâchetés, mais aussi face à son avenir assombri par une décrépitude inévitable et, surtout, par la confirmation que

ses charges de cours ne seront pas renouvelées par la boîte à diplômes « consciente des préoccupations actuelles qui... blabla, *sic et resic*... a pris la difficile décision de privilégier une nouvelle approche de l'histoire au bénéfice d'une... »

Bref, il s'est rendu compte qu'il est à la vénérable institution qui l'emploie ce que Judith représente pour le tombeur du Mile End, et il en perçoit encore les échos.